

Clinique de « l'enfant tyran » Réflexions sur l'enfance de notre époque

L. Lutereau*

L'une des figures propres à l'enfance de nos jours, c'est ce qu'on pourrait appeler « l'enfant tyran » de ses parents. Qui n'a jamais vu la scène récurrente où un mineur, face à la frustration, accuse (ou même insulte) en pleine rue celui qui le tient par la main ? En 1914, Freud avait déjà fait référence à la particulière prégnance du narcissisme pendant l'enfance à travers l'expression « *His majesty, the baby* », mais dans les circonstances actuelles on dirait qu'il n'est pas seulement question d'un bébé et aussi que Sa Majesté aspire à un gouvernement de plus grande portée.

Le vif du sujet pourrait tenir au type de relation de l'adulte à la demande de l'enfant. D'une part, la culture contemporaine (ou plutôt le marché) place l'enfant au zénith des offres. Il n'y a presque aucun produit qui ne puisse être adapté à une version « *for babies* ». D'autre part, les adultes ont succombé à une infantilisation croissante. Je me rappelle une fois, au cours d'un vol, un enfant qui a crié sur sa mère : « Maman, papa m'embête ! ». Ce dernier jouait un jeu pour console portable avec lui. Le diagnostic est évident : les grands ne sont plus aussi grands lorsqu'ils se trouvent exposés comme les enfants au circuit de la consommation.

Le sujet consommateur est, par définition, infantile, délimité sur la base de son confort et à son gré, comme en atteste la prolifération des enquêtes de conformité. Celles-ci ne demandent rien d'autre que cela : s'il a été suffisant ce qu'on a donné l'enfant-adulte, d'après son bien-être. Il s'agit de la position du nourrisson qui est ici mise en jeu. On peut dès lors se demander : à propos du conseil pédiatrique d'allaiter sur demande, n'est-il pas le témoignage théorique (et pseudo-scientifique) d'une situation culturelle et commerciale ? Nous sommes tous nés pour être servis, pour maintenir notre satisfaction au centre de notre épanouissement personnel.

Voilà une nuance soulignée par G. Lipovetsky dans son livre *Le bonheur paradoxal* (2007). Cela ne concerne plus le capitalisme de production, non plus la

* llutereau@googlemail.com / [CV](#)

version qui place le sujet dans la catégorie potentielle d'acheteur, mais l'esthétisation de l'expérience sociale à travers un engagement bien émouvant : « Il est né un *Homo consumericus* de troisième type, une sorte de turbo-consommateur, mobile, flexible, dégagé en grande partie des anciennes cultures des classes, avec goûts et acquisitions imprévisibles. On a passé du consommateur soumis aux coercitions sociales du standing à l'hyper-consommateur à l'affût d'expériences émotionnelles et d'amélioration de bien-être », affirme le sociologue français. Il ne reste qu'ajouter, comme on a déjà indiqué, que le nouvel *Homo consumericus* est par excellence l'enfant.

De nos jours, l'enfant peut donc être parfois le père de l'homme ; autrement dit, la parité croissante cherchant s'imposer entre les enfants et les adultes est en corrélation avec un effet inattendu : la violence. Ceci est un aspect signalé par Colette Soler dans son livre *Ce qui reste de l'enfance* (2015) : « Mais les ravages de l'enfant généralisé, avec tout ce que cela implique à propos des disparités classiques entre l'autorité de l'adulte et l'enfant obéissant, mais aussi entre professeurs et élèves, c'est-à-dire la fin de son hiérarchie, ne sont-ils perçus dans ce qu'on commence à regretter de l'enfant qui n'est pas seulement indomptable mais parfois tyran, dans les familles ou dans les écoles ? ». Au bout du compte, tout lien social implique une disparité, et quand celle-ci ne peut pas se soutenir, il est produit ce qui Soler appelle « ravage » : l'impuissance pesant éventuellement sur les adultes mène aux symptômes de l'autorité destituée (non seulement l'agression physique, mais aussi l'asservissement subjectif impliqué quand on répond à la demande de l'enfant par le divertissement).

Du point de vue de la psychanalyse freudienne, il y a trois professions impossibles. Gouverner, éduquer, analyser. En ce qui concerne la première, l'esthétisation de la politique (d'après la prescription fatale de Walter Benjamin) est une réalité accomplie. À propos de l'éducation, les enfants indomptables sont le présage d'une destination: le rejet du savoir en faveur de quelque chose plus urgente que la satisfaction d'un désir, c'est-à-dire l'exigence urgente d'une jouissance pleine.

Enfin, la psychanalyse. Peut-être, dans ce dernier cas, il s'agit de la seule impossibilité vertueuse, celle qui peut se transformer en cause de subjectivation, où la perte peut ne pas être frustrante ni succomber à l'effet de masse. Heureusement, on ne pourrait jamais se consoler avec la psychanalyse. Par conséquent, dans cet article, on essaiera de mettre en tension ce qui peut être imputé à notre époque et ce qui doit être reconnu du point de vue structurel. À cette évidente exception près : un psychanalyste ne peut pas non plus se permettre retomber dans une vision nostalgique, ou pire, moraliste. Ci-après, on prendra donc trois axes : la violence, la colère, les pleurs. On envisage de penser des modes actuels de manifestation dans la perspective de la constitution subjective. Pour conclure, on formulera quelques considérations sur le jeu,

afin d'élargir sa frontière d'application au-delà d'une question technique, mais aussi comme outil de lecture entraînant l'éthique de l'analyste.

Enfants violents

Il est courant que les adultes s'inquiètent pour les relations entre les enfants et la violence. Particulièrement, il semble que les enfants sont des êtres spontanément violents qui jouent à se battre avec des armes, et qu'ils même célèbrent des jeux-vidéos où il s'agit de voler, tirer, et dans le meilleur de cas, tuer. Face à cette conjoncture, les adultes consultent plusieurs fois un analyste ou un autre spécialiste : « Est-il bon qu'il joue à ça ? ».

Le caractère moral de cette question est souvent gênant. Et à juste titre, parce que, il vaudrait mieux interroger à l'avance la valeur psychique (plutôt que la valeur éducative) de ce type de jeux. D'une manière spécifique, la question pourrait être reformulée comme suit : sur quelles fantaisies repose cette expérience ludique ?

Tout d'abord, il convient de pointer quelque chose préliminaire à propos du statut de la fantaisie dans la psychanalyse. De temps en temps, il arrive qu'un penseur renie le fait que Freud aurait confondu fantaisie et réalité à l'aube de sa théorie : en quittant la théorie traumatique de la névrose et en promouvant la séduction infantile comme une fantaisie, il aurait méconnu le caractère réel des abus dans l'enfance.

Rien n'est plus éloignée que l'opposition binaire entre fantaisie et réalité chez la théorie de Freud. Dire que la séduction implique une position dans la fantaisie (se déclarer victime) ne dément pas que le fait puisse effectivement avoir survécu. En tout cas, ce que Freud souligne c'est que, face à ce fait, il y a toujours une position du sujet. C'est pour cela que, quand l'inventeur de la psychanalyse a dit « Je ne crois plus en ma névrotique », il ne parlait pas d'une patiente, mais de sa théorie du trauma, étant donné qu'elle n'impliquait pas le sujet comme victime. Par cette voie, le traumatique deviendrait le réel de la fantaisie !

Dans le cas des enfants, ils ont souvent un considérable intérêt pour le traumatique. Ils souhaitent voir l'endroit où il y a eu un accident, ou ils rêvent de lieux les plus divers où il se passe des incendies, des explosions, etc. Précisément, au contraire des névrotiques freudiens, la complicité avec le réel n'est pas effacée pour eux. L'un des aspects de l'efficace du refoulement repose sur la despulsionalisation du désir, ce qui suppose qu'il acquière un état irréalisé, évident dans la supposition d'un Autre qui aurait agi comme agent de la castration.

Cependant, cela ne veut pas dire que les enfants ne soient pas liés à la castration, mais que leur mode d'accès est singulier : à travers la scène qui la violence

érotise, elle devient le lieu de construction d'une fantaisie spécifique, la soi-disant « scène primitive », par laquelle l'excitation est obtenue sous le soupçon que le lien entre l'homme et la femme a une touche agressive. D'où la difficulté de trouver de manière directe des manifestations sexuelles chez les enfants ; et quand celles-ci apparaissent, elles sont spécialement frappantes et importantes pour un diagnostic, parce que la sexualité infantile s'exprime à travers cet intérêt spécifique pour le violent.

Quand un enfant joue à tuer, on ne doit pas craindre qu'il s'agisse du germe d'un futur homicide, puisque, dans cet acte de soumission, la possession relative au sexe est souvent mise en jeu. On peut interpréter les motifs du tir, d'être blessé et de la mort elle-même de manière similaire. En effet, il y a nombreux jeunes, même déjà grands, qui rivalisent pour savoir qui « vise » plus loin...

La mort comme telle n'est pas inscrite dans le psychisme infantile. On peut le constater à partir des questions posées par les enfants à l'occasion du décès d'un membre de la famille : « Où est-il allé ? », « Est-il au ciel maintenant ? ». Au bout du compte, avec la vérification de la finitude dans l'enfance, la représentation d'un autre lieu est ouverte, mais pas l'angoisse d'une fin.

En tout cas, pour que l'angoisse se noue à la mort, il faut que la réalisation sexuelle inscrive la castration à partir de la relation à l'autre sexe, motif propre à l'adolescence dans sa dernière tranche : la mort ne devient un problème que quand on constate notre être pour le sexe, et souvent l'annulation de la vie sexuelle est équivalente à la mort elle-même.

La « colère » infantile

Il est fréquent que les enfants piquent des colères. De la même façon, les adultes se plaignent fréquemment des colères infantiles. Souvent, ils les jugent de « capricieux », des démonstrations où l'enfant chercherait « délibérément » s'opposer à la volonté de ses parents.

Cependant, une première approche à cette question exige remarquer que les colères ne sont pas toutes pareilles. Dans cette section, je voudrais particulièrement m'arrêter sur un type de colère qui apparaît souvent entre les deux ou trois ans, et qui a une conséquence importante sur la constitution du sujet.

Après le premier an de vie, à l'issue de l'installation orale de l'infant dans la relation à l'autre, on vérifie un indice concret de la pulsion anale dans la prégnance de l'enfant aux ordres. D'un bout à l'autre, l'enfant est attentif de manière obéissante aux indications les plus diverses, ce qui fait preuve de son affirmation à travers l'appropriation (en se préparant au cours du temps pour le contrôle des sphincters). Un

enfant peut apprendre à aller aux toilettes dans la mesure où, tout d'abord, il détient ses selles pour les expulser ultérieurement, d'après la demande de ses parents. La rétention est condition pour l'expulsion.

Or, ce circuit fonctionnel au contrôle des sphincters est corrélatif d'un renforcement des attitudes de défi. Cet enfant qui allait d'un bout à l'autre en obéissant ses parents, il commence à un moment donné à faire des grossièretés. Et ce type de dénégation n'est pas lié au négativisme propre à l'oralité, mais à une certaine attitude fautive en tant que son trait spécifique. Prenons un exemple. La mère range un jouet dans un tiroir et l'enfant furieux commence à pleurer tandis qu'il demande que l'objet soit changé de place. « Il est devenu un tyran », certains parents disent.

Cependant, la célèbre tyrannie entraîne une souffrance considérable. Ce caprice de l'enfant, remédiant une sorte de névrose obsessionnelle miniature (à laquelle certains parents fassent référence en termes de « il faut tout faire comme il veut »), est loin d'être une attitude volontaire et nocive à gouverner.

Premièrement, il est important de souligner que cet acte a comme précédent psychique un dessaisissement de l'obédience due. En même moment qu'il s'approprie du contrôle d'autrui à propos des selles, ce mouvement est fait dans le sens inverse au niveau du caractère, ce qui n'implique pas une régression mais un facteur important de croissance. Afin de rendre compte de ce point-là, il faut remarquer que, accompagné de la négative, dans un deuxième temps l'enfant fait un acte de concession à l'autre. D'après l'exemple cité, en même temps qu'il dit qu'il faut garder ceci ailleurs, il est possible qu'il le garde plus tard dans le même lieu. Simultanément à sa plainte à propos de l'autre, quand celui-là veut toucher sa fourchette pour manger, il est faisable qu'il dise qu'il faut placer la fourchette... dans le même lieu où l'adulte l'a laissé. Cette donnée permet délimiter que cette réponse en retard inclut un aspect fautif qu'il faut cerner : ce n'est pas que l'enfant refuse comme ça la demande de l'autre, mais qu'il l'assume par la faute. Par là, il l'assume de manière refusée. « Ce n'est pas que tu me le dis, c'est moi qui le dis » serait la structure de cette situation. Voilà un mouvement fondamental pour l'affirmation subjective de l'enfant, qui est aussi révélé dans l'importance qui commence à obtenir le dire à cette époque. Il n'est pas rare que, dans ce moment-là, il commence aussi les jeux relatifs à qui a dit une telle chose, etc.

Deuxièmement, la faute de l'enfant est renforcée par la crainte de voir l'autre se fâcher. Il est tout à fait remarquable comment les enfants pensent que leurs parents deviennent hostiles à cause des motifs le plus diverses. Il est fondamental que les adultes ne mettent pas à jour ce soupçon d'une colère en se fâchant pour de vrai, puisqu'ils renforceraient cette faute qui constitue une traversée nécessaire. C'est par ce biais qu'on pourrait éviter les faux châtements qui sont les pénitences (aller aux toilettes pour penser, ou d'autres bêtises), lesquelles ont l'intention de responsabiliser l'enfant

d'un acte ou lui faire comprendre les conséquences de sa motivation. C'est quelque chose de ridicule, parce que l'enfant est tout d'abord dans une position de faute. En tout cas, il est beaucoup plus important de destituer la colère de l'adulte pour avertir qu'il n'y a pas une seule façon de faire les choses.

Il est vrai que nous ne sommes pas nombreux les parents prêts à adopter une attitude plus compréhensive à propos des colères infantiles. Et pourtant, cela n'est pas dû aux questions de fatigue, aux méthodes d'éducation ou à d'autres excuses. Au bout du compte, quand l'adulte, face à la colère d'un enfant, s'obstine à lui faire comprendre que telle chose doit être faite autrement, afin d'accepter qu'il faut obéir l'autorité et tout autre sorte de sottises, on sait déjà qui n'a pas pu faire encore avec ses colères rien de mieux que continuer à les agir malgré son âge.

Les pleurs des enfants

À certaines occasions, il arrive qu'un enfant pleure, et ses pleurs semblent disproportionnés par rapport à la scène. L'adulte est déconcerté, il s'excuse auprès des autres et il dit : « Mais ce n'est pas grand chose ». Cela pourrait arriver peut-être à l'occasion d'une indication négative, mais il ne s'agit pas d'avoir été grondé. Je me souviens d'un enfant de trois ans à propos d'une situation où l'on a retiré un verre de la table avant qu'il ait fini de le boire, alors qu'il faisait quelque chose d'autre, distraitemment, mais quand il a noté que le verre n'était plus, il a fondu inconsolable en larmes, fâché contre celui qui l'avait retiré.

Cette conjoncture où on vérifie une disproportion entre un incident et son effet invite à soupçonner un chaînon intermédiaire qui rends intelligible pourquoi (et c'est quelque chose courante) les enfants pleurent de cette manière aussi particulière, en accusant l'autre de l'avoir fait du mal... comme s'il l'avait battu. Et, d'ailleurs, c'est un article de Freud intitulé « Un enfant est battu » ce qui permet d'éclaircir cette circonstance.

Dans cet article, Freud délimite un aspect crucial de la position infantile de l'enfant : l'érotisation du lien amoureux à l'adulte. Cette coordonnée est constatée par plusieurs jeux infantiles, tels que ceux qui impliquent le corps de l'enfant en tant qu'objet qui peut être « mangé » (par un loup ou une autre bête de fiction), « lancé » (dans les jeux de combat), « trouvé » (ou épié, caché, etc.), mais aussi invoqué (par l'ordre ou par la tendresse de la chanson). Le corps de l'enfant établit une relation directe à la jouissance des adultes, ceux qui se permettent sans détours les transgressions le plus directes (même sous la forme de jeux) sur cette corporalité. Autrement dit, personne ne s'autorise à s'asseoir sur les genoux de la femme d'un ami

(ou la tenir dans ses bras) au moment où ils se rencontrent pour la première fois. On caresse les enfants sans leurs consentements, on les décoiffe et on leur demande même qu'ils nous embrassent en partant... Le corps de l'enfant est un corps abusé par définition, au-delà de toute contingence par laquelle cet abus puisse prendre la forme du viol ou de la pédophilie.

Or, l'érotisation du lien amoureux à l'adulte, prenant l'aspect d'une érotisation de l'offre du corps (de la part de l'enfant), est corrélative aux transgressions mentionnées, lesquelles deviennent objet de demande infantile. Les petits enfants ne demandent pas seulement être « mangés », « jetés », etc., dans certains jeux, mais on trouve aussi le cas d'enfants qui « demandent » des châtiments en cherchant la limite et le défi.

Cependant, en fonction de la situation citée au début, qu'est-ce qui passe quand la conjoncture semble s'inverser et, sans interposer son corps, il arrive que l'enfant déclame avoir été « battu » (ou grondé, ou qu'il s'est fait mal au sens large) ? En principe, il faut remarquer qu'il s'agit à ce point d'une importante réussite de constitution subjective. La séduction tombe comme quelque chose d'effectif pour qu'elle se réalise dans la fantaisie. Il faut également reconnaître que l'agent réel de l'érotisation du lien amoureux est la mère ou un substitut maternel (qui pourrait bien être un garçon). L'enfant se trouve éminemment en position d'objet pour le désir de la mère. En revanche, dans la fantaisie, le père est à la charge du coup, mais comment est-ce que cette substitution est obtenue ?

Ce qu'on a appelé « position d'objet » de l'enfant implique son caractère phallique. L'enfant est le phallus de la mère. Quand il ne l'est plus et la destitution de la séduction spontanée est produite, l'enfant vit cette conjoncture avec faute. Il a fait mal à sa mère ! Le père est donc tout ce que vient se situer comme réparateur de cette faute fondamentale de l'enfant quand il perd son être phallique. L'enfant appelle au père (qui pourrait bien être même la mère) pour que la faute trouve un fondement. Le châtiment est, donc, « mérité ».

Le chaînon intermédiaire de ce passage est aussi la découverte de la masturbation : en abandonnant son être phallique, l'enfant découvre qu'il peut obtenir une jouissance de son phallus. La jouissance phallique (le « narcissisme du phallus », tel que Freud l'a appelé) sera par excellence la jouissance coupable, ou plutôt la jouissance de la faute. Il y a toujours dans la faute quelque chose de masturbatoire. Pour conclure, il faut dire que cela explique pourquoi Freud a également dit que la fantaisie « Un enfant est battu » se trouvait soudée à la masturbation. Le père n'est pas celui qui interdit ou qui punit la jouissance masturbatoire, mais, tout à l'inverse, il est celui qui le met à l'abri de la faute d'avoir quitté la mère.

Le temps du jeu

Le jeu infantile n'est qu'un aspect parmi d'autres. Même dans le cadre psychanalytique, le jeu n'est pas une technique spécifique ou une adaptation du dispositif des adultes pour le travail avec les enfants. Le jeu est le mode par lequel les enfants accomplissent la règle fondamentale de l'analyse, l'association libre, entendue comme une manière différente de parler par rapport à celle de la vie ordinaire, de chaque jour, basée sur des activités utilitaristes.

L'expérience ludique est caractérisée par une certaine spécificité temporelle : alors que les diligences quotidiennes impliquent un temps prédéterminé (si quelqu'un met une heure pour taper sur un clou, on dirait qu'il est en train de faire d'autre chose), le temps du jeu échappe à la délimitation chronologique objective. « Maintenant, à nouveau » pourrait être le chiffre qui exprime le mieux son caractère temporalisant ; parce que, d'une part, il échappe à toute une succession d'instantanés et, d'autre part, il implique une propre notion de répétition.

Cette double considération pourrait rendre compte d'un fait trivial. Je fais référence à la situation courante où un adulte cherche arracher sa condition singulière au jeu en demandant à l'enfant : « As-tu beaucoup joué ? ». Le jeu échappe à la durée, ce qui se vérifie aussi dans cette circonstance où, face à la réclamation qu'un adulte peut formuler (en raison d'une nécessité du temps objectif), un enfant répond : « Cinq minutes de plus ». Il est évident qu'il ne s'agit ici d'une demande de « quantité de temps ».

Ce « cinq » (de ces « cinq minutes ») délimite le vrai objet en jeu : le temps de la répétition qui est, comme tel, le résultat d'une opération de vidange. Cette « une fois encore » du jeu n'est pas jamais « une fois de plus », mais une sorte de « encore » avec une valeur purement différentielle. Le vide avec lequel on joue est la différence plus pure qui est dans la cause de la relation du sujet avec le temps.

Je pense au nombre de scènes avec enfants, qui sont habituellement pensées comme « colères » ou « manque de limites », et qui pourraient se résignifier et être pensées en termes ludiques à partir de ces considérations. Il n'y a pas plus grand indicateur clinique du caractère intrusif de l'adulte dans le jeu d'un enfant qu'une grossièreté, laquelle on appelle « caprice » pour abus « d'adulte-morphique ». Il ne cessera jamais d'être surprenant le fait que Freud ait pu regarder une scène de jeu (qu'il a appelé « fort-da ») là où les autres regardaient une « habitude gênante » (sic).

Le fait que l'enfant joue avec le temps, c'est quelque chose que plusieurs philosophes ont déjà entrevu, tel que W. Benjamin, E. Benveniste ou G. Agamben, avec une plus grande lucidité que nombreux psychanalystes. Mais s'il y a quelque chose

d'unique dans la considération psychanalytique du jeu, non-entrevue par aucun philosophe, c'est ce que Freud a appelé son aspect « économique », c'est-à-dire la forme par laquelle l'expérience ludique institue les circuits pulsionnels de l'enfance. Autrement dit, le fait que l'enfant joue avec cet objet qu'on appelle le temps, ou plutôt qu'il transforme le temps en cet objet qui n'est pas un objet, mais qu'il est plutôt un reste échappant à la totalisation temporelle ; en d'autres termes, que l'enfance soit un traitement du temps tel qu'un reste (dans le sens où, par exemple, Derrida a forgé la notion de « *restance* ») qui fait du reste-du-temps un objet qui n'est plus que « rien » (ces « cinq minutes de plus »), rend compte d'un aspect fondamental : la jouissance qui instaure l'expérience ludique constitue l'érotisme du sujet, soit que ce « rien » atteigne l'oral (comme le montrent les « dames » et d'autres jeux de « manger »), l'anal (présente dans plusieurs jeux de règles), mais fondamentalement le scopique (basé sur la fonction de l'illusion et la tromperie) et l'invoquant (articulé à la fonction du secret).

On joue toujours avec un reste. On joue toujours pour se constituer comme sujet. C'est pourquoi le jeu qui est de l'intérêt de la psychanalyse n'est pas celui qui signifie quelque chose, ou qui peut être interprété, parce que le jeu même est une interprétation qui touche la grammaire du corps. Voilà un point où on devrait garder de la distance avec Freud. Si pour celui-ci la continuité du jeu, chez les jeunes, avait lieu à partir de la fantaisie comme rêverie, il faudrait remarquer que cette considération freudienne est basée sur le préjugé de la transformation du jeu en une symbolisation ou en une instance de représentation. Ces positions sont triviales. Le jeu est plus proche de l'expérience érotique que de l'herméneutique.

Cette dernière observation permet donc apercevoir que la continuité du jeu repose sur la découverte de deux expériences propres à l'adolescence : la caresse et le baiser. Le temps de la caresse échappe à celui du seul toucher. Au bout du compte, il faudrait reconnaître que lorsqu'on fait des mamours (Sartre et Levinas l'ont déjà dit), on ne touche rien mais on découvre le propre corps à travers le corps de l'autre. Les enfants ne font pas des caresses, c'est seulement après la puberté que cette nouvelle modalité d'acte apparaît. Et on pourrait dire la même chose de cette scène récurrente où on regarde un jeune couple qui s'embrasse dans le parc. Quand donne-t-on le premier baiser ? Faudrait-il reconnaître que les adolescents cherchent dans l'acte d'embrasser un seul baiser (« Maintenant, à nouveau ») qui ne se met jamais à jour ?

Les jeunes s'embrassent pour récupérer ce baiser qui n'en est aucun, qui est rien, parce que seulement en tant que perdu il cause l'acte d'embrasser, et qui se met en évidence à chaque adieu, lorsqu'on les regarde s'embrasser à nouveau (une fois encore), lorsque quelqu'un demande au téléphone : « As-tu raccroché ? » et l'autre répond : « Non, raccroche-toi ! ». Les heures passent, jouant, s'aimant, dans un temps qui n'est pas dans le temps de tous les jours. Par cette voie, on pourrait repenser plusieurs

phénomènes actuels qui sont souvent pathologisés à l'avance à l'époque contemporaine (tel que la soi-disant « avant-fête » adolescent). À ce sujet on consacrerait un prochain travail, avec le même critère suivi ici pour l'enfance : la lecture faite par la psychanalyse est toujours à contre-poil de tout exposé psychopathologique, afin de considérer des positions subjectives, même là où celles ont l'air de déviations, parce que toute norme n'est plus qu'un idéal supposé.